



**Fabula / Les Colloques**  
**Les moralistes modernes**

---

# « Moraliste » comme Henri Michaux : exception ou tradition française ?

**Jérôme Roger**

---



## **Pour citer cet article**

Jérôme Roger, « « Moraliste » comme Henri Michaux : exception ou tradition française ? », *Fabula / Les colloques*, « Les moralistes modernes », URL : <https://www.fabula.org/colloques/document1357.php>, article mis en ligne le 30 Octobre 2010, consulté le 19 Mai 2024

---

## « Moraliste » comme Henri Michaux : exception ou tradition française ?

**Jérôme Roger**

---

*Par hygiène, peut-être, j'ai écrit « Mes propriétés ».*

*Pour ma santé.*

*Sans doute n'écrit-on pas pour autre chose.*

*H. M.<sup>1</sup>*

Sporadiquement lu comme moraliste, Henri Michaux n'en détourne pas moins le sens et la fonction du discours moraliste. Tout entière placée sous le signe du dégageant et du déplacement, son œuvre s'empare très tôt de la question des mœurs et des comportements, mais sans pour autant délivrer de « morale. En retrait, sa voix engage plutôt une critique acide des formes et des genres moraux, contestant par là-même le savoir de la littérature, lorsque celle-ci s'avise, comme ce fut souvent le cas au XX<sup>ème</sup> siècle, de donner des leçons de vie. Quelle sorte de « morale » suggère donc une telle entreprise ?

« "Moraliste" comme Michaux », signifiera ceci : moraliste comme personne d'autre que lui. Renchérisant sur « Le moi est haïssable » de Pascal, Michaux le médecin atypique observe plus brutalement que l'« On veut trop être quelqu'un ». L'individu moderne se leurre donc à vouloir se penser autrement que comme simple variable de position en position. Voici quelques-uns des apophtegmes extraits de la Postface de *Plume* (1938), que je cite pour mémoire :

On n'est peut-être pas fait pour un seul moi. On a tort de s'y tenir. Préjugé de l'unité. [...] Il n'est pas un moi. *Il n'est pas dix moi. Il n'est pas de moi. MOI n'est qu'une position d'équilibre.* (Un entre mille autres continuellement possibles et toujours prêtes)<sup>2</sup>.

L'auteur de cette « Postface » montre très bien que si « Moi n'est jamais que provisoire », alors la substance de l'individu, s'il en avait une, est loin d'être la somme de traits de caractère, d'attirances, de goûts, de savoirs et d'opinions qu'on

---

<sup>1</sup> La Nuit remue, 1934, Gallimard, Poésie, p. 193.

<sup>2</sup> Postface de *Plume*, précédé de *Lointain intérieur*, 1931, Gallimard, Poésie, p. 217

lui attribue dans la vie de tous les jours. Au contraire l'individu est un processus de soustraction « à ce qui l'entoure, l'occupe, l'investit », comme le note Pierre Pachet qui a commenté sans les édulcorer ces lignes, estimant que l'individu « est une puissance de différenciation, de désidentification (qui vous pousse à être autre), tout autant et plus qu'une puissance d'identification (être le même que tel ou tel) »<sup>3</sup>. Cette puissance de désidentification fait que l'individu n'a ni patrie ni héritage, qu'il est même apte à jouer patrie contre patrie et héritage contre héritage, comme toute l'entreprise poétique d'Henri Michaux l'expérimente en tous sens : jamais on ne s'était à ce point soumis à ce que l'auteur, « H.M. », appelle ses « épreuves », voire ses « opérations » – comme l'attestent déjà tant de textes de *La Nuit remue*, qui visent à faire reculer, « par hygiène », les bornes supposées de l'individualité. Ainsi peut-on lire au début de « L'Ether » que « L'homme a un besoin méconnu. Il a besoin de faiblesse »<sup>4</sup>. Rappelons également que *Bras cassé*, texte trop peu connu de 1957, est le journal clinique d'une convalescence post-traumatique, ou encore que les livres sur les drogues ne sont point des promenades psychédéliques... mais que tous les voyages de Michaux, et ils furent multiples, sont organiquement liés à une *physique de la pensée* ; ce sont ainsi des expériences de dépossession : « Voyager pour t'appauvrir... »<sup>5</sup>

Michaux est-il donc de ceux qui, je reprends les termes mêmes de l'argument de notre colloque, invente « les valeurs d'un nouvel humanisme immergé dans le concret, pris dans l'urgence de l'Histoire (Gide, Sartre, Camus, Malraux) », ou bien de ceux qui trouvent « des solutions dans la solitude de l'expérience individuelle (ainsi les « hussards », Gide encore, Montherlant ou, tout différemment, Yourcenar, Cioran) » ? On voit immédiatement comment la position de l'auteur de *L'Espace du dedans* achoppe sur des mots comme « humanisme » ou « solution individuelle », toutes notions qui, on vient de le voir, sont soumises à examen.

J'en donnerai un dernier exemple en citant cet extrait d'*Idées de traverse*, sorte de cahier de notes écrit en 1942 repris au début de *Passages* en 1950 :

Pour la paix des hommes, qu'on leur trouve un ennemi !

Supposons cet ennemi. Par l'effet du danger commun, les querelles interhumaines disparaissent et surgit un sentiment exaltant, dépassant le patriotique ou le racique : l'Homnisme. Ce que la charité n'avait pas réussi

Çà m'emballerait assez moi-même [...].<sup>6</sup>

<sup>3</sup> Pierre Pachet, *Un à un, De l'individualisme en littérature (Michaux, Naipaul, Rushdie)*, Seuil, coll. « La couleur des idées », 1993, p. 29

<sup>4</sup> « L'Ether », *La Nuit remue*, op. cit., p. 64.

<sup>5</sup> *Poteaux d'angle*, Gallimard, 1981, p. 11

<sup>6</sup> *Passages*, Gallimard, 1963, coll. « L'Imaginaire » p. 36

Et puis, réflexion faite, il ajoute plus loin :

Décidément, non, je ne suis pas ce qu'on appelle un allié sûr. Par fierté j'ai une conduite, disons fidèle, mais ma pensée toujours en incursion est du type infidèle.

Face à l'échec de la « charité », cette vertu qui, depuis Erasme, aura fondé les idéaux humanistes de l'Europe, l'antithèse « hommiste » de ce que Nietzsche appelait « la moraline »<sup>7</sup>, suggère à sa manière une contre-morale qui pousse à faire sortir de leurs retranchements tous les bien pensants. Au lieu de proclamer la vérité du vieux principe de la connaissance de soi ( la fidélité à soi-même), la formule se renverse et suggère qu'il faut d'abord se penser contre : la « conduite », ici, s'oppose en effet à l'idée de « ralliement » (« allié »), et le mot « pensée » est explicitement associée à l'idée d'« infidélité » à soi-même, de transgression, de bifurcation. D'ailleurs, Michaux, ici proche encore de Pascal, sait bien tout ce que cette fidélité à soi-même cache de « fierté », ou d'amour propre.

J'aurais donc en partie, mais en partie seulement, répondu à la question de savoir si Michaux s'inscrit ou non dans une tradition française qui remonte au siècle des moralistes français, pour ce qui est de la vigueur de l'expression autant que de l'analyse psychologique – talent qui ne se délecte jamais de ses techniques, mais ne se fait connaître, comme l'écrit Pascal, que par ses « effets ».

\*

Cette « conduite » dont parle Michaux est en effet inséparable d'un style de vie autant que d'une forme d'expression. La métaphore de l'écriture appliquée à une forme de vie trouve sa première expression dans le *Manuel* d'Epictète, où elle sous-tend une forme de langage :

Fixe-toi dès aujourd'hui un style et un modèle (« un caractère ») que tu garderas à la fois pour toi-même et en présence des hommes. Et, le plus souvent, garde le silence, ou ne dis que le nécessaire, et laconiquement<sup>8</sup>.

S'il s'agit donc bien de donner à la conduite de sa vie une certaine forme, un certain tour, car « toute l'éthique est affaire de style » comme le rappelle justement le traducteur du *Manuel* : « Il y aura dans le style de la bassesse ou de la hauteur, de la laideur ou de la beauté ». Ce style de vie, ou plutôt ces *façons* comme l'écrit Michaux en 1969 dans *Façons d'endormi, façons d'éveillé*, transforment nos façons de dire, au point de déplacer la notion stylisticienne de « style », limitée comme on sait au seul moyen d'attribuer une « identité » à l'écrivain. Je cite :

<sup>7</sup> « [...] non la vertu, mais la valeur (vertu, au sens de la Renaissance, *virtù*, vertu dépourvue de moraline ? », Nietzsche, *L'Antéchrist*, in *Œuvres*, Robert Laffont, « Bouquins », édition de Jean Lacoste et Jacques Le Rider, t. 2, p. 1042.

<sup>8</sup> *Manuel* d'Epictète, traduction inédite d'Emmanuel Cattin, Introduction de Laurent Jaffro, GF Flammarion, 1997, p. 80.

Quoiqu'il arrive dans la vie de quelqu'un, cela se passe avec un certain genre, genre d'impression et façon de prendre les choses. C'est ce genre, cette façon qui donnent un certain style permanent à chacun, du début à la fin de sa vie et où tout s'insère, se retrouve, se fait écho et, grâce à quoi tout se rapporte<sup>9</sup>.

Ce n'est pas un hasard s'il rouvre le procès du « style », même si celui-ci est récurrent dans toute son œuvre depuis le début (« les genres littéraires sont des ennemis qui ne vous ratent pas si vous les avez ratés, eux, du premier coup », *Qui je fus*, 1927), dans un petit livre publié vers la fin de sa vie, en 1981, sous le titre de *Poteaux d'angle*. Ce recueil de fragments s'inscrit moins dans la filiation de Pascal, que sous le patronage d'Épictète, puisque si *Poteaux d'angle* ne porte pas le sous-titre de « Manuel », la métaphore des poteaux d'angle suggère tout à la fois la nécessité d'un support stable pour celui qui cherche à se conduire, et le balisage d'un espace intérieur observé sous de multiples angles, c'est-à-dire vers une toujours plus grande ouverture de compas. Or le « style » est précisément l'un de ces angles d'attaque privilégiés qui permet de détecter le faux semblant, l'amour-propre, la confusion de l'image (illusoire) de soi avec la fidélité à soi-même:

Le style, cette commodité à se camper et à camper le monde, serait l'homme ?

Cette suspecte acquisition dont, à l'écrivain qui se réjouit, on fait compliment ? Son prétendu don va coller à lui, le sclérosant sourdement. Style : signe (mauvais) de la distance inchangée (mais qui eût pu, eût dû changer), la distance où à tort il demeure et se maintient vis-à-vis de son être et des choses et des personnes. Bloqué ! Il s'était précipité dans son style (ou l'avait cherché laborieusement). Pour une vie d'emprunt, il a lâché sa totalité, sa possibilité de changement, de mutation. Pas de quoi être fier. Style qui deviendra manque de courage, manque d'ouverture, de réouverture : en somme une infirmité.

Tâche d'en sortir. Va suffisamment loin en toi pour que ton style ne puisse plus suivre.<sup>10</sup>

Comme dans tous les fragments dont se compose *Poteaux d'angle*, le précepte, l'aphorisme, le constat animent ou réveillent des forces centrifuges. Dans ce cas précis, par référence narquoise à Buffon (« le style c'est l'homme même »), l'idéologie humaniste du style est prise à contre-pied (« en somme une infirmité »), dans la mesure où elle est un frein et un obstacle à l'opération de soustraction du moi.

\*

<sup>9</sup> Henri Michaux, *Façons d'endormi, façons d'éveillé*, Gallimard, 1969, p. 98

<sup>10</sup> *Poteaux d'angle*, op. cit. p. 33.

S'agissant d'un livre réputé de la vieillesse, Michaux est donc loin d'apparaître en maître et possesseur d'une sagesse, comme ce fut peut-être le cas Gide aux yeux de ses contemporains, mais plutôt comme l'un de ces stoïciens modernes qui aspirent moins à la consolidation de leur citadelle intérieure qu'à l'exploration à la fois prudente et ironique d'un *lointain intérieur*. Le moraliste y cherche moins la sagesse qu'une méthodique et obstinée déprise de soi. Sous couvert de s'adresser à l'impératif à un interlocuteur proche (« toi »), c'est à lui-même que Michaux s'adresse et fait la leçon, et c'est lui-même qu'il morigène et fait que les moralités de *Poteaux d'angle* sont paradoxales, par renversement de lieux communs. Il livre en somme des enseignements contre l'enseignement, et c'est à un troublant face-à-face que le lecteur est confronté sous tous les angles. Essayons de distinguer ce qui relève de la conduite envers soi :

« n'apprends qu'avec réserve » (p. 9<sup>11</sup>) ; « garde ta mauvaise mémoire » (p. 10) ; « garde intacte ta faiblesse » ; « Voyager pour t'appauvrir. Voilà ce dont tu as besoin » (p. 11) ; « Que détruire lorsque enfin tu auras détruit ce que tu voulais détruire ? Le barrage de ton propre savoir » (p. 19) ; « Dans la chambre de ton esprit, croyant te faire des serviteurs, c'est toi probablement qui de plus en plus te fais serviteur. De qui ? De quoi ? / Eh bien, cherche, cherche » (p. 21) ; « Tu es contagieux à toi-même, souviens-t-en. Ne laisse pas "toi" te gagner » (p. 24) ; « harmonise tes détériorations » (p. 29) ; « ne te livre pas comme un paquet ficelé ? Ris avec tes cris ; crie avec tes rires » (p. 30) ; Tu tiens vraiment à monter à l'échelle ? Et si c'est pour finir pendu ? » (p. 61)

Ou de la conduite envers autrui :

« Ne laisse personne choisir tes boucs émissaires » (p. 19) ; « Ne va pas donner ta voix à tel ou tel célèbre faiseur de système en qui le grand nombre a vu un libérateur. Ils aiment tellement être entraînés » (p. 30).

Né dans une époque de ratés, profite-en, si tu n'as pas honte. Ils se reconnaissent en toi. Ce n'est qu'une époque » (p.37)

J'ai gardé pour la fin le célèbre « Garde ce qu'il faut d'ectoplasme pour paraître "leur" contemporain », souvent cité par Henri Meschonnic qui y voit à juste titre la formulation la plus emblématique de la fausse évidence de l'idée de « contemporain »<sup>12</sup>. Michaux exception ou tradition française ? Exception cette fois en ce sens que sa morale est toujours à venir, ou si l'on préfère son éthique toujours celle de l'insécurité.

Il ne s'agit donc pas seulement de retrouver chez Michaux des postures stoïciennes du passé, ni même les thèses de l'anthropologie stoïcienne sur les émotions et la

<sup>11</sup> Toutes les citations renvoient à l'édition de *Poteaux d'angle*, Gallimard, coll. Blanche.

<sup>12</sup> Voir Henri Meschonnic, « Le moderne et le contemporain aujourd'hui », in *Modernités, modernité*, Verdier, 1988.

morale (la souffrance, la colère, l'impatience, la torture), ou encore l'obsédante question de ce qu'il faut faire et ne pas faire dans les circonstances de l'Histoire. Plus important est, à mon sens, la conception de l'écriture comme temps de l'opération de soi. On ne lit, on n'écrit que pour se perfectionner, tel serait *l'impératif stoïcien*, que l'on retrouve d'ailleurs dans la définition du journal intime proposée par Charles Du Bos comme un « instrument de perfection intime ». Or c'est bien cela que pratique Michaux dès 1929 à la fois dans *Mes propriétés*, qu'il appelle un « journal », et dans *Ecuador*, ce journal de voyage miné par le journal intime, ce journal spirituel lui-même étranglé par le voyage :

Mais je déteste les Indiens, dis-je. [...] Ces gens n'ont pas de saints, et puis la manière que je m'entende avec des brachycéphales ?

Une fois pour toutes, voici : les hommes qui n'aident pas à mon perfectionnement : zéro<sup>13</sup>

On comprend mieux, dès lors, l'énergie ramassée dans l'aphorisme placé en tête de *Poteaux d'angle* : « C'est à un combat sans corps qu'il faut te préparer, tel que tu puisses faire front en tout cas ». Cette périphrase soustractive qualifiant le « combat spirituel » auquel n'a cessé de se livrer Michaux depuis l'adolescence<sup>14</sup>, offre une « clé de lecture » d'*Ecuador*, où l'auteur ne cesse de se prendre à partie, de se réprimander, de se chapitrer, de s'admonester, toutes formes de laminage du moi que Michaux pratique avant même le jour du départ, comme dans cette note laconique :

Je n'ai écrit que ce peu qui précède et déjà je tue ce voyage. Je le croyais si grand. Non, il fera des pages, c'est tout<sup>15</sup>.

Tuer le voyage, ce sera encore, six mois plus tard, l'objet d'une note assassine à la veille du voyage retour, sur le propre terrain de Pascal cette fois :

Maintenant ma conviction est faite. Ce voyage est une gaffe. [...] On trouve aussi bien sa vérité en regardant quarante-huit heures une quelconque tapisserie de mur<sup>16</sup>.

À la vérité, ce journal, ou plutôt ce voyage se révèle être le laboratoire critique de toute une tradition européenne : « C'est presque une traduction intellectuelle de faire confiance aux fous. Mais moi, je pense beaucoup de bien des imbéciles »<sup>17</sup>.

---

<sup>13</sup> *Ecuador*, Gallimard, coll. "L'Imaginaire", p. 98.

<sup>14</sup> Sur la vocation du jeune Michaux à la sainteté, voir la lettre de Michaux à René Bertelé, in *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la pléiade, tome 1, p. 994-997, ainsi que la biographie de Jean-Pierre Martin, *Henri Michaux*, Gallimard, 2003, chapitre II.

<sup>15</sup> *Ecuador*, p. 11.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 120

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 76

Quasi aphorisme qui rappelle étrangement Epictète : « Si tu veux faire des progrès, résigne-toi à passer pour un idiot et pour un imbécile dans les choses *du dehors*, consens à passer pour n'y rien entendre »<sup>18</sup>. Dans le débat entre Saint Paul – que Michaux cite dans le texte latin : « Si quis videtur inter vos sapiens esse in hoc saeculo, *stultus fiat ut sit sapiens* (Saint Paul) »<sup>19</sup> – et les philosophies sans dieu, Michaux ne tranche-t-il pas en faveur de l'ancien esclave devenu philosophe ? Laissons cette question ouverte, pour insister en revanche sur l'extrême mobilité des formes d'écriture tour à tour essayées par Michaux, car il se montre simultanément un observatoire à lui seul de mœurs et des coutumes, et qu'il construit, par là, sa propre éthique. En ce sens la traversée des coutumes fait partie de l'épreuve morale.

\*

Ne nous hâtons donc pas de vouloir limiter l'auteur de *Poteaux d'angle* à la seule énonciation d'une éthique personnelle – comme firent nombre d'écrivains de sa génération (dont Cioran qui s'est très tôt spécialisé dans le genre de la maxime pour n'en jamais plus sortir). Nous avons vu que l'individu chez Michaux n'était qu'un « homme en fil »<sup>20</sup> autour duquel s'enroulent à l'infini des positions successives, contradictoires, exténuées de « moi ». Michaux n'est donc pas seul, il est « en foule »<sup>21</sup>, une foule qui n'est pas seulement imaginaire, comme le laisse entendre *Mœurs et coutumes des peuples de Grande Garabagne*<sup>22</sup>, mais bien réelle comme l'atteste la lecture du grand voyage de Michaux chez les peuples d'Extrême-Orient.

Lorsque trois ans après *Ecuador*, un an après *L'Afrique fantôme* de Michel Leiris, paraît *Un Barbare en Asie*, le public découvre ce que les trois préfaces-repentirs ajoutées par l'auteur entre 1933 et 1967 empêchent de bien saisir aujourd'hui : ni un récit exotique comme ceux que Paul Morand faisait régulièrement paraître, ni un journal-confession comme celui de Leiris, mais avant tout une somme – même si ce terme convient mal à Michaux – morale délestée de tout appareil didactique<sup>23</sup>. Cet allègement de la forme révolutionne sans doute la pensée morale<sup>24</sup>. Entendons ici par « morale », comme le précise Barbara Carnevali, « une réflexion

<sup>18</sup> *Manuel d'Epictète*, XIII, traduction François Thurot, Hachette, 1889.

<sup>19</sup> *Ecuador*, p. 76. Citation extraite du texte de la *Vulgate* (« S'il y a quelqu'un parmi vous qui paraisse sage selon le siècle, qu'il devienne fou afin d'être sage », saint Paul, *Épître aux Corinthiens*, III, 18) que glose ainsi l'ancien élève des jésuites de Bruxelles : « C'est presque une tradition intellectuelle de faire confiance aux fous. Mais moi, je pense surtout beaucoup de bien des imbéciles », *Ecuador, ibid.* Le motif de « l'imbécile », du « faible », ou du « raté » qui court à travers l'œuvre, désigne une tare retournée en arme. Ouvert à *l'impersonnalité* (« en foule ») comme à la *vulnérabilité* (« en fil »), il procède aussi de l'humiliation. On pense bien sûr à *L'Idiot* de Dostoïevski, une lecture marquante attestée dans « Quelques renseignements sur cinquante neuf années d'existence », in *Œuvres complètes*, tome 1, *op. cit.*, p. CXXXI.

<sup>20</sup> Voir « Les hommes en fil », *Epreuves exorcismes 1940-1944*, Gallimard, Poésie, p. 30-33.

<sup>21</sup> « Je me débrouillais dans ma foule en mouvement », Postface de *Plume*, *op. cit.*

<sup>22</sup> Titre original de 1936. Repris sous le titre *Voyage en Grande Garabagne dans Ailleurs*, 1948, Gallimard, Poésie



philosophique dévolue à l'observation des mœurs, des coutumes et des caractères »<sup>25</sup>. Cette observation faite ici du point de vue du « barbare » (celui qui, apparemment, peut le moins comprendre ce qu'il voit), devient aussi le miroir du lecteur européen, conduit à méditer sur sa propre civilisation, et plus encore sur la notion même de civilisation.

Dans la *Nouvelle Revue Française* de juin 1933 Jean Grenier trouvait le livre « précieux pour qui aime le dégonflage des lieux communs », et qu'il « aurait plu à Stendhal et en général à tous les analystes français qui vont de Voltaire à Stendhal »<sup>26</sup>. Filiation donc, mais filiation trompeuse qui risque de ramener l'inconnu sur du connu, puisque, à l'inverse de Voltaire, l'écriture nerveuse d'*Un barbare en Asie* feint d'ignorer les disciplines spécialisées dans l'observation et l'analyse des mœurs.

C'est plutôt en chirurgien du coup d'œil que Michaux pratique l'abréviation des descriptions ethnographiques pour capter sur le champ caractères et coutumes, jusqu'au point limite de l'incongru. Ainsi de l'incipit d'« Un barbare à Ceylan » :

Le Cinghalais marche pieusement. Son maintien est pieux. J'entrai, un jour, par erreur, dans un corridor qui conduisait à une *salle très grande*. Le sentiment religieux y régnait. À un bout de la salle, il y avait une foule immobile, contemplative. Je m'avançai. Ils regardaient jouer au billard.

On peut certes, pour simplifier abusivement, imaginer *Les Caractères* de La Bruyère écrits au pas de course, ou *Les Lettres persanes* rédigées en style télégraphique, mais que l'on essaye plutôt de se mettre « dans la peau »<sup>27</sup> de ce voyageur fébrile qui pratique l'apologue éclair, le raccourci fulgurant. Voilà qui est plus éprouvant, car ce style de vision est à lui seul une morale du regard qui ne découpe pas les choses une à une, mais les éprouve au contraire à partir d'un centre d'où elles irradiant comme des lentilles à grossissement variable<sup>28</sup>. Un tel système optique capte un tout en mouvement dans chaque détail, ce que Michaux appellera plus tard, dans *Passages*, peindre « des tempéraments ».

---

<sup>23</sup> Pour la sortie du livre Michaux rédige en 1933 un « Vient de paraître », à la 3ème personne comme souvent, où l'on peut lire notamment ceci : « Il s'est ainsi enfoncé dans la peau des autres. Toutefois, dans la peau du Chinois, il reste lui-même et souffre et regimbe. Il souffre dans la peau de l'Hindou, il souffre d'être homme et de ne pas trouver la Voie. Et tout en souffrant il montre de l'humour, comme on fait, comme tant d'autres ont fait... », *Œuvres complètes*, tome 1, « Bibliothèque de la pléiade », p. 1121.

<sup>24</sup> Je reprends le titre de l'ouvrage de Jean-Charles Darmon et Philippe Desan, si important pour cette question, *Pensée morale et genres littéraires*, PUF, 2009,

<sup>25</sup> Barbara Carnevali, « L'observatoire des mœurs. Les coutumes et les caractères entre littérature et morale », in *Pensée morale et genres littéraires*, p. 159-178.

<sup>26</sup> La Nouvelle Revue Française, n° 237, juin 1933.

<sup>27</sup> « Il s'est ainsi enfoncé dans la peau des autres » Voir note 23.

<sup>28</sup> Sur cette question, je me permets de renvoyer à Jérôme Roger, *Ecuador et Un barbare en Asie d'Henri Michaux*, Gallimard, coll. « Foliothèque », 2005.

Or que découvre t-il au terme du périple, si ce n'est que pèse sur tous les tempéraments, partout et en tous lieux, le poids universel de la norme pour reprendre le titre d'un ouvrage récent de Pierre Macherey. Poids de la norme dont s'émerveillait Montaigne dans le dernier livre des *Essais* :

C'est à la coutume de donner forme à notre vie, telle qu'il lui plaît [...]. C'est le breuvage de Circé, qui distribue notre nature comme bon lui semble<sup>29</sup>.

Michaux ne peut évidemment pas donner le même tour optimiste que Montaigne à la conclusion de son essai ; lorsqu'il prend congé du lecteur, c'est au contraire pour lui délivrer un enseignement désenchanté que ni la morale ni le voyage n'attendait :

Qu'est-ce qu'une civilisation ? Une impasse. [...] Un peuple devrait être honteux d'avoir une histoire. / Et l'Européen comme l'asiatique, naturellement. / C'est dans l'avenir qu'ils doivent voir leur Histoire .

De cette multitude de coutumes captées jusqu'à épuisement du voyageur, il ressort de que ce que l'on appelle une « civilisation » une somme aussi absurde que cocasse de rituels, de comportements, de langues, de croyances, d'habitudes figées depuis des siècles dans un système de normes qui, que nous le voulions ou non, font de l'individu un fil toujours plus mince, toujours plus fragile et précaire. Cet insolite essai sur les mœurs rompt ainsi brutalement avec la tradition française, puisqu'il délègue, pour finir sur une singulière pirouette, la parole à « Bouddah s'adressant à ses disciples, au moment de mourir »:

« Ne vous occupez pas des façons de penser des autres.

« Tenez bien dans votre île à vous.

« Collés À la Contemplation »

★

Pèlerinages d'indiens sur les chemins des Andes, multitudes d'Asie, ou foules des confins de *Grande Garabagne*, le chemin de la sagesse ressemble fort chez Michaux, qui s'est aussi vécu comme un saint raté, à un combat de lances enchevêtrées. Pollagoras, le héros lucide de la fin de *La vie dans les plis*, est la véritable réponse à Epictète :

La sagesse n'est pas venue. La parole s'étrangle davantage, mais la sagesse n'est pas venue.

---

<sup>29</sup> Montaigne, *Essais*, « De l'expérience », III, 13.

Comme une aiguille sismographique mon attention la vie durant m'a parcouru sans me dessiner, m'a tâté sans me former<sup>30</sup>.

Formulons une hypothèse, en grande partie déjà vérifiée par l'Histoire du siècle dernier : du XX<sup>e</sup> siècle, restera peut-être, lui tenant lieu de viatique, le chant de cette morale étranglée...

Pourtant, au lendemain de la mort de Michaux, le 25 octobre 1984, le journal *Libération* commençait en première page une belle notice nécrologique par ces mots : « Agé de 85 ans, cet humoriste et moraliste comptait au nombre des écrivains légendaires mais discrets, comme Blanchot et Gracq »<sup>31</sup>. En matière d'humour, Pollagoras n'a donc pas fini de nous *dire* son dernier mot : étranglé de chagrin ou de rire, veuf léger de la sagesse, il continue de court-circuiter « les idées des autres, des contemporains, partout téléphonées dans l'espace »<sup>32</sup>, en tranchant dans le vif du savoir mort qui sous-tend toute morale : « Chaudron de pensées se prenant pour homme »<sup>33</sup>, « Le phallus en ce siècle, devient doctrinaire », « Pressé de la sagesse perdra ses dents », « Savon ne contemple pas la crasse ».

Une « tranche de savoir » par jour à méditer suffirait-elle donc au désencrassement de l'esprit ? – « Ne désespérez jamais. Faites infuser davantage ». Avec Michaux, le vrai moraliste moderne ne devient pas seulement humoriste, il apprend surtout à s'effacer de lui-même – et vous laisse alors soudain « en position d'équilibre »...

## BIBLIOGRAPHIE

DARMON Jean-Charles, DESAN Philippe, *Pensée morale et genres littéraires*, PUF, 2009.

DOSTOIEVSKI Fédor, *L'Idiot*, traduction d'André Markovicz, Actes Sud, Babel, 1993.

EPICTÈTE, traduction inédite d'Emmanuel Cattin, Introduction de Laurent Jaffro, GF Flammarion, 1997.

traduction François Thurot, Hachette, 1889.

MARTIN Jean-Pierre, *Henri Michaux*, Biographies *nrf*, Gallimard, 2003.

---

<sup>30</sup> « Vieillesse de Pollagoras », *La Vie dans les plis*, 1948, Gallimard, Poésie, p. 211.

<sup>31</sup> Cette même page était reproduite dans le numéro de *Libération* du 25 octobre 2009, p. XXIV : nous l'avons découvert ce même jour, Dominique Rabaté et moi-même, dans l'avion qui nous transportait de Belgrade vers Bordeaux ce même 25 octobre 2009. Un avion de la Compagnie H.M., sans doute...

<sup>32</sup> Postface de *Plume*, *op. cit.*, p. 216

<sup>33</sup> « Tranches de savoir », *Face aux verrous*, 1954, Gallimard, Poésie, p. 35-73.

MESCHONNIC Henri, « Le moderne et le contemporain aujourd'hui », in *Modernités, modernité*, Verdier, 1988.

MICHAUX Henri, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la pléiade, tome 1, Gallimard, 1998.

MICHAUX Henri, *La Nuit remue*, 1934, Gallimard, Poésie, 1967.

MICHAUX Henri, *Plume*, précédé de *Lointain intérieur*, 1931, Gallimard, Poésie, 1963.

MICHAUX Henri, *Poteaux d'angle*, Gallimard, 1981.

MICHAUX Henri, *Passages*, Gallimard, 1963, coll. « L'Imaginaire », 1967.

MICHAUX Henri, *Façons d'endormi, façons d'éveillé*, Gallimard, 1969.

MICHAUX Henri, *Ecuador*, 1929, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1968.

MICHAUX Henri, *Epreuves exorcismes 1940-1944*, Gallimard, Poésie, 1973.

MICHAUX Henri, *Ailleurs*, 1948, Gallimard, Poésie, 1967.

MICHAUX Henri, *La Vie dans les plis*, 1948, Gallimard, Poésie, 1972.

MICHAUX Henri, *Face aux verrous*, 1951, Gallimard, Poésie, 1992.

MONTAIGNE, *Les Essais* (1595), sous la direction de Jean Céard, La Pochothèque, 2001.

NIETZSCHE Friedrich, *L'Antéchrist*, in *Œuvres*, édition de Jean Lacoste et Jacques le Rider, t. 2, Robert Laffont, « Bouquins », 1993.

PACHET Pierre, *Un à un, De l'individualisme en littérature* (Michaux, Naipaul, Rushdie), Seuil, coll. « La couleur des idées », 1993.

ROGER, Jérôme *Ecuador et Un barbare en Asie d'Henri Michaux*, Gallimard, coll. « Foliothèque », 2005.

SAINT PAUL, *Epîtres, La Bible, Nouveau testament*, traduction de Jean Grosjean, Bibliothèque de la pléiade, Gallimard, 1971.

## PLAN

---

## AUTEUR

---

Jérôme Roger

[Voir ses autres contributions](#)